Zeitschrift: Verhandlungen der Schweizerischen Naturforschenden Gesellschaft = Actes de la Société Helvétique des Sciences Naturelles = Atti della Società Elvetica di Scienze Naturali

Herausgeber: Schweizerische Naturforschende Gesellschaft

Band: 50 (1866)

Rubrik: Nécrologies

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 06.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Leere Seite
Blank page
Page vide

C. NÉCROLOGIES.

I.

HEYLAND.

Le dessinateur d'objets d'histoire naturelle connu sous le nom de *Heyland*, s'appelait véritablement *Kumpfler (Jean Christophe)*. Il était né à Francfort s/Mein, en 1792. Attiré de bonne heure à Genève par un oncle du nom de Heyland, qui était coiffeur et qui l'occupa en qualité d'apprenti, on avait cru qu'il s'appelait aussi Heyland et l'usage de cette désignation en est resté.

Le jeune homme, tout en travaillant chez son oncle, annonçait déjà des aptitudes variées. Sans doute, ayant du goût, il aurait réussi comme coiffeur, mais il se sentait capable de faire autre chose, aussi s'empressa-t-il de saisir une occasion d'apprendre à dessiner et à graver, tout en continuant ses occupations ordinaires. Sur ces entrefaites on lui proposa d'aller à Londres pour travailler à une collection de dessins de costumes pour les théâ-

tres. Il accepta, trouvant fort agréable de suivre son goût instinctif pour les arts. Il était capable dans ce temps de se passer de dîner pour entendre de la bonne musique. Il visitait les Musées et lisait les poètes allemands, français et anglais, dans leurs langues originales. D'après ce qu'il racontait lui-même, il s'était hasardé une fois à traduire en anglais les paroles d'un opéra étranger, pour faire plaisir à un ami et pour avoir ses entrées dans un théâtre. Cette fougue d'artiste, dont Heyland avait conservé toute sa vie les apparences, se serait amortie probablement quand il revint dans l'atelier de son oncle, s'il y était resté, mais le hasard des événements devait l'entraîner dans une direction bien différente.

A la fin de 1816, mon père avait en dépôt une grande collection de dessins de plantes du Mexique, alors presque toutes inconnues. Il avait compté s'en servir pour publier une flore de ce pays, mais les naturalistes espagnols de l'expédition mexicaine les lui avaient redemandés, et l'on put craindre que ces riches matériaux transmis à Madrid ne fussent pour longtemps inutiles à la science. De nombreux amateurs genevois offrirent alors de copier gratuitement ces dessins. Ils exécutèrent en huit jours 860 copies ! Heyland en avait fait seize et il les apportait avec timidité au savant botaniste. « Vous avez du zèle, lui dit ce dernier, vous avez le trait net, vous pourriez probablement dessiner encore mieux, mais vous ne paraissez pas dans la position de travailler uniquement pour votre plaisir, vous avez mis bien du temps à ces copies. » — « Je ne le regrette pas, répond Heyland ; je me suis levé un peu plus tôt. Seulement, j'aimerais faire mieux. » — « Alors, venez chez moi. Je vous montrerai de bons dessins de plantes, ceux de Redouté, par exemple ; ensuite je vous demanderai d'en faire quelques-uns d'après nature, à une condition cependant, celle de vous

les payer, ce qu'ils vaudront. » Quelques jours après, disait Heyland, le professeur me glissa dans la main, pour mes très médiocres ouvrages, huit écus de 5 francs, qui parurent un trésor et qui changèrent ma destinée.

Il fit en effet très vite des progrès et devint un des principaux dessinateurs botanistes de l'Europe. De temps en temps, il essayait d'autres choses, par exemple de la lithographie, lors de l'invention de ce procédé, plus tard de la taille douce, de la photographie, mais ses goûts naturels et des commandes le ramenèrent habituellement aux dessins de fleurs. Doué de beaucoup de vivacité d'esprit, il avait appris en causant avec les hommes spéciaux, un peu de botanique. Il savait du moins ce qu'on doit chercher dans une plante et comment on le cherche. Après avoir dessiné sur le frais il aborda les plantes d'herbiers, comme la science l'exige, et il sut mieux que beaucoup d'autres donner à des échantillons desséchés des contours gracieux et une apparence de vie. Toutes les planches des ouvrages ou mémoires de mon père, publiés de 1817 à 1841, ont été dessinées par Heyland. Il a travaillé aussi pour les volumes 4 et 5 des *Icones selectæ* de M. DeLessert, pour le grand ouvrage de Webb, sur la flore des îles Canaries, la *Flora sardoa* de M. Moris, plusieurs grands ouvrages à planches de M. Edmond Boissier, enfin pour les mémoires de botanique et même pour quelques mémoires d'anatomie et de zoologie de divers naturalistes genevois.

Les deux ouvrages dans lesquels il a pu le mieux déployer son talent, sont *Les Plantes rares du Jardin de Genève* (1) par De Candolle, et le *Voyage botanique en*

(1) Un volume petit in-folio, Genève 1829, différent de l'ouvrage intitulé *Notices sur les plantes rares du Jardin botanique de Genève,* par Aug. Pyr et Alph. de Candolle (1 vol. in-4°, Genève, 1823-1847), pour lequel Heyland a aussi fait de bonnes planches.

Espagne, par M. Boissier. Le premier renferme 24 planches coloriées, pour lesquelles Heyland avait eu à diriger la gravure et le coloriage, celui-ci étant exécuté au moyen du procédé difficile des tirages successifs de la même planche. L'ouvrage sur l'Espagne, contient 181 planches in-4°, toutes, à l'exception d'une seule, de Heyland. Elles sont coloriées en partie, d'une manière qui plaît à l'œil, qui suffit complètement aux besoins de la science, et qui a l'avantage de diminuer les frais, toujours fort élevés vu le petit nombre des exemplaires qui sont mis en vente. Les analyses y sont faites avec soin par Heyland, et en général on peut dire que l'ouvrage est un modèle digne d'être imité.

Heyland a été un des premiers à donner aux figures d'analyses, soit détails, un grossissement convenable. Si parfois, ses analyses ont été critiquées, il ne faut pas oublier que c'est un travail essentiellement de botaniste, ou au moins un travail dans lequel un botaniste devrait toujours être à côté du dessinateur. Dans les ouvrages les plus remarquables sous ce rapport, ce sont le plus souvent les auteurs qui ont dessiné eux-mêmes les analyses ; quelques-uns se sont trouvés artistes en même temps que botanistes, mais on ne peut pas demander à un artiste d'être un savant botaniste. Pour la représentation de l'ensemble des échantillons, Heyland a dépassé quelques-uns des dessinateurs les plus célèbres de son époque. Ainsi il a été plus précis que Redouté, sans avoir la ligne sèche et géométrique de Turpin. Dans ce genre nécessairement scientifique de dessins, Heyland montrait toujours quelque chose d'un artiste. Pour en bien juger, il faut voir ses dessins originaux plutôt que les gravures ou lithographies souvent mal exécutées. Les plus beaux ouvrages de lui sont peut-être une vingtaine de dessins, de grand format, que l'administration du Jardin botani-

que de Genève lui avait fait faire, à l'époque où j'étais chargé de la direction, et qui se trouvent dans les portefeuilles de l'établissement.

La carrière d'Heyland avait un obstacle dans la répugnance des libraires pour publier des ouvrages à planches. On vend si mal les livres de botanique, et la gravure est si chère, que les auteurs ont beaucoup de peine à trouver des éditeurs. Mon père avait fait bien des démarches, et Heyland se pliait à faire des dessins de diverses espèces, quelquefois simples, faciles à graver et cependant instructifs. Peine perdue ! On refusait, ou bien après quelques dessins publiés on se lassait. D'un autre côté, un botaniste ne peut pas faire dessiner indéfiniment sans publier, et quand il essaie d'éditer à ses frais, il s'en tire par trop mal. Force donc était d'enrayer. Heyland suppléait aux dessins de sa spécialité comme il pouvait, par des dessins destinés aux amateurs, ou par des leçons. Heureusement, l'archiduc Reynier, vice-roi de Lombardie, lui offrit, en 1849, une place de dessinateur attaché à son jardin de Monza, près de Milan. Cet excellent prince, ami des sciences, avait pour but principal d'attirer en Italie un bon dessinateur qui pût rendre service aux botanistes. Il donnait à Heyland un logement et un traitement à condition de faire quelques dessins chaque année, un peu à volonté, le laissant libre de travailler en dehors, à son profit, pour les savants qui désireraient l'employer. Heyland passa ainsi une dizaine d'années fort agréables en Italie. Il y aurait fini ses jours si les événements ne l'avaient privé de son généreux protecteur. Ayant perdu sa place il revint à Genève, où il avait d'excellents amis, de bons parents, et où, depuis 1819, il était naturalisé citoyen.

Cette dernière période de sa vie ne fut pas très facile. Il avait alors moins de santé, sa vue avait faibli, et en

même temps on publiait peu de planches botaniques et le genre des dessins avait changé. La dernière série de planches qu'il ait faites, a été pour un ouvrage de M. Boissier, intitulé : *Icones Euphorbiarum* (un vol. in-fol., Paris 1866, 122 pl. dessinées et gravées par Heyland). Il donnait des leçons de dessin de fleurs avec beaucoup de succès, mais dans une ville de l'étendue de Genève, c'est une ressource assez précaire. Les contrariétés physiques et morales ne lui manquèrent pas. Il les supportait avec un courage qui faisait notre admiration. Toujours de bonne humeur, toujours bienveillant, disposé à rendre service, d'une délicatesse extrême, il était aimé et estimé de tous ceux qui avaient eu des rapports avec lui. De temps en temps, il passait les Alpes pour aller voir sa fille, mariée à Milan, et son fils, un des principaux photographes de cette ville. C'est dans un de ces voyages, pendant un séjour près de Gênes, avec sa fille, qu'il est mort après une courte maladie, le 29 août 1866. Il était membre de la Société helvétique des Sciences Naturelles et de la classe des Beaux Arts de la Société des Arts de Genève.

ALPH. DE CANDOLLE.

II.

Dr PAUL VITAL IGNAZ TROXLER.

Troxler wurde den 17. August 1780 zu Münster im Kanton Luzern geboren. Sein Vater, seines Berufes ein Schneider, betrieb nebenbei einen kleinen Tuch- und Eisenladen. Er war ein grosser Bücherfreund, und besass eine hübsche Hausbibliothek. Seine Gattin, Katharina Brandstetter, war eine sehr thatkräftige, fromme und arbeitsame Frau. Gross war der Jammer, als ihr der Gatte in der Blüthe seiner Mannesjahre durch eine hitzige Krankheit in wenig Tagen dahin gerafft wurde. Ohne Vermögen, und auf das ohnehin in die Klemme gerathene kleine Handelsgeschäft angewiesen, stand die verlassene Wittwe mit vier unerzogenen Kindern da. Aber die gute Frau Kathri, wie man sie allgemein hiess, bewies in solcher Noth, was treue Mutterliebe vermag. Durch rege Thätigheit und fleissigen Marktbesuch war ihr Geschäft bald in guten Stand gebracht, und im be-

nachbarten Kanton Aargau, stund die brave unermüdliche Wittwe bald in ebenso hohem Ansehen, wie im Luzernbiet. Obwohl ihr Haus zweimal in Flammen aufgieng, vollendete die treffliche Mutter doch in allen Ehren das schwere Erziehungswerk ihrer vier Kinder, so dass sie Alle tüchtige Mitglieder der menschlichen Gesellschaft wurden.

Vital blieb immer der Liebling der Mutter. Sie setzte grosse Hoffnungen auf den geistig hochbegabten Knaben, uud wollte ihn für das Kaufmannsfach heranbilden. Aber Vital fühlte sich schon frühe mehr zu einer gelehrten Laufbahn hingezogen. Die erste wissenschaftliche Bildung erhielt er an der Lateinschule des Chorherrenstiftes in Münster. Er machte grosse Fortschritte, und zeichnete sich vor seinen Mittschülern durch Schärfe des Geistes und leichte Auffassungsgabe sehr auffallend aus. Während die hinterlassene Büchersammlung seines Vaters ihm Gelegenheit bot, seinen Gesichtskreis zu erweitern, so übte dagegen auf Bildung seines Herzens die hochverehrte Mutter mit ihrer männlich ernsten und doch so liebevollen Weise einen gewaltigen Einfluss. Der leise Eindruck der gläubigfrommen Mutterlehre blieb auf den grossen Denker und Philosophen in seinem vielbewegten Leben unverrufbar und erklärt uns jene grosse Verehrung, welche Troxler für die grossen Denker des Mittelalters stets gehabt hat und die ihn in den Augen mancher seiner Zeitgenossen in den Geruch des Mystizismus brachten. Nachdem Vital zwei Jahre die Stiftschule in Münster besucht hatte, gieng er zu seiner Fortbildung nach Solothurn, wo er zwei Jahre blieb. Von dort kam er nach Luzern. Damals lehrten am dortigen Gymnasium zwei ehemalige Jesuiten, gebürtig aus dem Kanton Luzern, Namens Franz Regis Brauer und J. Zimmermann. Beide haben sich durch ihre va-

terländischen Volksschauspiele einen bleibenden Namen in der schweizerischen Litteraturgeschichte erworben. Namentlich übte Brauer auf seinen geistvollen Schüler Troxler einen bedeutungsvollen Einfluss, der den dankbaren Schüler stets nur mit der grössten Liebe von seinem unvergesslichen Lehrer sprechen liess. Namentlich war es seine eigenthümliche und geistreiche Auffassung der Menschen, was Troxler an Brauer fesselte.

Schon in Münster, wo die Musik seit alten Zeiten stets die so regsamste Pflege fand, hatte Vital sich mit der edlen Kunst vertraut gemacht, und sie mit Eifer gepflegt. Sie öffnete ihm später sehr viele ausgezeichnete Familienkreise, und machte ihn in Wien mit dem unsterblichen Tonkünstler Beethoven bekannt, mit dem er in lebhafter Verbindung blieb. Auch das Theater liebte Troxler sehr, und anerkannte gar wohl dessen bildende Macht für Herz und Gemüth des Volkes. Zwei glückliche Jahre hatte Troxlers geistiger Verkehr mit Regis Brauer gedauert. Da kamen schwere sturmbewegte Zeiten. Von Frankreich aus wurde unter Pulverdampf und im Blute der Guillotine die staatsumwälzende Lehre der Freiheit und Gleichheit dem erschrockenen Europa verkündet. Dieselbe erfasste sofort mit unwiderstehlicher Gewalt das feurige Gemüth des achtzehnjährigen Jünglings Troxler. Ihm waren aus der Geschichte die verrotteten Lebensanschauungen der Monarchie und der herabgekommenen Aristokratie gar wohl bekannt, und kamen ihm als überlebt und unhaltbar für die Neuzeit vor. Diese Lebensanschauung machte daher den jungen Troxler ohne Bedenken zum «Patrioten», indem er von der Ueberzeugung ausgieng, dass der richtige Takt des Schweizervolkes ganz sicher das Unhaltbare vom gesunden Kerne scheiden werde. Nach der Einnahme von Bern und Solothurn brachten die Franzosen die helvetische Einheitsverfassung auf ihren Bayonetten nach

Luzern, wo glänzende Feste ihre feierliche Einführung verherrlichten. Die Schulen waren geschlossen, und daher manche tüchtige jugendliche Kraft zeitweise verfügbar. Der damalige Regierungsstatthalter, Vinzenz Rüttimann, der an die Spitze der Verwaltungskammer seines ehemaligen Heimatkantons Luzern trat, ernannte auf Empfehlung von Prof. Regis Brauer den kaum achtzehnjährigen Troxler zu seinem Schriftführer. Zwei Jahre bekleidete derselbe diese ehrenvolle Stelle. Sie wurde für ihn zu einer lehrreichen Lebensschule. In derselben lernte er das Parteitreiben der damaligen Zeit und den blauen Dunst erkennen, der damals für Freiheit galt. — Die Erniedrigung und Abhängigkeit der Schweiz, Frankreich gegenüber, sowie die Verleugnung aller ehrwürdigen Ueberlieferungen und der alten Volksindividualitäten hatten Troxlers gutes Schweizerherz auf's Innerste empört. Er konnte dem Aergerniss nicht mehr länger zusehen. Anderseits erwachte in ihm die Sehnsucht nach Wissenschaft mit frischer Kraft, und führte ihn nach Jena, wo damals eben der geistreiche Philosoph Schelling, als ausserordentlicher Professor der Philosophie, seine Vorlesungen über diese Wissenschaft eröffnet, und bereits einen grossen Kreis strebsamer Geister um sich versammelt hatte, während in der benachbarten Residenz Weimar die Meister deutscher Literatur ihre anerkannte geistige Oberherrschaft über ganz Deutchland unbestritten ausübten. Eine derartige Umgebung musste einen gewaltigen Einfluss auf die geistige Entwicklung Troxlers haben. Bald war er Schellings bevorzugtester Schüler, und oft hat der grosse Meister es rühmend ausgesprochen, dass keiner seiner Schüler ihn besser verstanden habe, als sein junger Schweizerfreund. Troxler hatte sich, ähnlich wie Schelling, die Arzneiwissenschaft als sein eigentliches

Berufstudium erkoren. Er verband aber damit das Studium der Naturphilosophie, indem ihm die ehrbare Ausübung der Arzneikunst als Broderwerb ohne allgemeine philosophische Bildung geradezu als ein Greuel vorkam. Im Jahr 1803 erwarb er sich in Jena den Doktorgrad, und reiste dann zu seiner weitern Ausbildung nach Göttingen und Wien. In dieser ihm zur zweiten Heimath gewordenen Kaiserstadt machte er die Bekanntschaft des berühmten Arztes Doctor Malfatti, der ihn in die ärztliche Berufsthätigkeit einführte, und einer alten hochgelehrten, polnischen Gräfin empfahl, mit der er als Leibarzt Italien und Frankreich durchreiste. Gegenüber den glänzenden Anerbietungen der feingebildeten Dame, immer bei ihr zu bleiben, siegte der Wunsch der Mutter und die Liebe zur Heimath. Im Jahr 1806 kehrte daher Troxler nach Münster zurück. Der wissenschaftliche Ruf, der ihm lange vorangegangen, erwarb ihm sogleich grosses Zutrauen. Damals herrschte in der Gegend von Hochdorf und über den Römerschwilerberg entlang bis hin nach Münster und Umgebung eine sehr bösartige Lungenentzündung, späterhin mit dem Namen Alpenstich bezeichnet. Troxler war sehr glücklich in Behandlung der wie die Pest gefürchteten Volkskrankheit, und will, während den andern Aerzten die Kranken in Menge wegstarben, auch nich einen Einzigen derselben verloren haben. Ein hoffnungslos davon ergriffener Kranker Namens Kaspar Wei in Rickenbach, wurde unter allen Andern auch gerettet, uud starb als 94jähriger Greis wenige Tage nach seinem Lebensretter.

Dieses glückliche Auftreten des jungen Heilkünstlers in Münster erregte natürlich Aufsehen und den leider nur zu bekannten Neid minder glücklicher Mitärzte. Es wurden Stimmen laut, Troxler besitze nicht einmal die Erlaubniss von Seite des Sanitätsrathes, den ärztlichen

Beruf im Kanton Luzern ausüben zu dürfen. Derlei Reden kamen dem jungen Doktor der Medizin zu Ohren, und empörten sein ohnehin sehr erregbares Selbstgefühl. In einer Zuschrift an den Sanitätsrath zeigte er diesem seine bevorstehende Abreise nach Wien an, und ergieng sich dann in einigen derben Auslassungen über die Luzernerischen Sanitätsgesetze, und über seine heimlichen Gegner. Wegen dieses «höchst unanständigen» Schreibens wie es der Sanitätsrath nannte, berief dieser den Briefsteller zur Verantwortung vor seine Schranken. Troxler bestritt dem Sanitätsrathe laut organischem Gesetze das Recht, in eigener Sache zugleich Kläger und Richter zu sein, und verlangte einen unparteiischen Richter, vor dem er bereit sei, Rede zu stehen. Nun machte der Sanitätsrath die Angelegenheit bei der Landesregierung anhängig. Diese entsendete sofort ihren Standesläufer, um unter Androhung von Gewaltmassregeln den Vital Troxler zur persönlichen Abbitte vor dem Sanitätsrathe aufzufordern. Sofort verliess nun der Bedrohte seinen Heimathkanton, worauf er wie ein Dieb und Mörder zur persönlichen Fahndung ausgeschrieben wurde. In Wien lebte hierauf Troxler seinen philosophischen Studien und dem ärztlichen Berufe. Schon in seinen ersten Schriften, zeigte er sich als grosser Denker, der ganz das Zeug an sich hatte, eine neue Schule gründen zu können. Im Jahr 1800 erschien von ihm in Druck: Ueber die Lehre von der Bewegung der Iris. Jena. Sodann im Jahr 1803 seine Inauguraldissertation «*de inflammatione et supuratione* Jena.» Im nächsten Jahr ebendaselbst: Ideen zur Grundlage der Nosologie und Therapie, 1804; Grundriss der Theorie der Medizin. — In diesen medizinischen Schriften hat er bereits die Theorie der Heilkunde nach den Grundsätzen der Schelling'schen Na-

turphilosophie entwickelt und sich daher als philosophischer Arzt bekundet.

Nach seiner Entfernung von Münster schrieb er eine Flugschrift: »Einige Worte über die grassirende Krankheit und Arzneikunde im Kanton Luzern im Jahr 1806, in welcher er dem damaligen Sanitätsrathe Dr. Fr. Kichli stark zu Leibe gieng, und die Medizinaleinrichtungen des Kantons scharf tadelte. Dr. Kichli entgegnete mit einem Antwortschreiben, worauf Troxler ein Nachwort folgen liess. Während seines zweiten Aufenthaltes in Wien erschien im Jahr 1807 seine berühmte Schrift: Ueber das Leben und sein Problem, welche in Deutschland mit grosser Auszeichnung anerkannt wurde, und sodann im Jahr 1808: Elemente der Biosophie. In seiner ärztlichen Wirksamkeit in Wien lernte er seine treffliche Gattin Wilhelmine Polborn aus Potsdam kennen, eine edle Frauennatur, welche die scharfe Denkkraft des Mannes mit der schönsten Weiblichkeit, im reinsten Einklang vereinigte. Der am 16. Oktober 1809 geschlossene Ehebund dauerte über 50 Jahre, und wurde mit elf Kindern gesegnet, von denen sechs noch am Leben sind. Als die treue Gefährtin eines bewegten Lebens im Jahr 1859 starb, da schrieb Troxler an einen Freund: «Ich lebe nur noch mit gebrochenem Herzen und vereinsamt.»

Dem Wunsche der theuren Mutter sowie des eigenen Herzens folgend, kehrte Troxler nach seiner Verehelichung mit seiner jungen Gattin in die Heimat zurück. Aber kaum in Münster angekommen, wurde er in Folge des gegen ihn erlassenen Steckbriefes verhaftet, aber bald wieder auf Bürgschaft frei gelassen, und dann verurtheilt, sowohl dem Kleinen wie dem Sanitätsrathe eine schriftliche Abbitte zu leisten. Dieses Urtheil fiel dem ungebeugten Sinne Troxlers schwer, und nur den

Vorstellungen und Bitten der geliebten Mutter gelang es, den Sohn zu diesem herben Schritte schmerzlicher Selbstüberwindung zu vermögen.

Allgemein geschätzt und geachtet, lebte Troxler seinem ärztlichen Berufe und seinen Studien. Im Jahr 1812 erschien in Aarau sein berühmtes Werk: «Blicke in das Wesen des Menschen,» welches von Schelling als ausgezeichnet erklärt wurde, und ihm in Deutschland sehr grossen Ruf verschaffte. Die Wissenschaft allein vermochte indessen nicht, Troxlers regen Geist ausschliesslich zu fesseln. Als treuer Sohn des Vaterlandes nahm er an dessen Schicksal lebhaften Antheil. Mit Unwillen sah er die fortwährende Abhängigkeit der Schweiz von dem allmächtigen Willen Napoleons, und arbeitete mit gleichgesinnten Freunden im Stillen einer bessern Gestaltung ihrer öffentlichen Zustände entgegen. Grosse Weltereignisse waren indessen eingetreten. In der Schlacht bei Leipzig war Napoleons Stern erbleicht. Die verbündeten Mächte hatten mit Verletzung der schweizerischen Neutralität ihre Heerhaufen über den freien Schweizerboden noch Frankreich hineingewälzt, und in Folge dessen gab sich in der Schweiz überall eine rückgängige Bewegung nach den alten Zuständen vor der französischen Revolution kund.

In einer kleinen Schrift, betitelt: «Ein Wort zur Umbildung des Freistaates. 1814» trat Troxler zum erstenmal als politischer Schriftsteller in die Oeffentlichkeit und suchte in derselben den sogenannten Munizipalorten Sursee, Wilisau, Sempach und Münster eine zwischen der Stadt Luzern und der Landschaft vermittelnde Stelle anzuweisen. Die Schrift fand eine sehr verschiedenartige Beurtheilung, aber keinen Erfolg. Die Ereignisse drängten immer unaufhaltsam vorwärts. Am sogenannten «schmutzigen Donnerstag» den 16. Oktober 1814, wurde die Lan-

desregierung durch Ueberrumplung der Junkerpartei in der Stadt Luzern gestürzt, nnd die sogenannte « Vierzehnerverfassung » eingeführt, welche jener des vorigen Jahrhunderts sehr ähnlich war. Daraufhin wurde von angesehenen Männern auf die Landschaft eine Denkschrift zum Unterzeichnen herumgeboten, in welcher freimüthig die Willkür beklagt wurde, mit der der grosse Rath bestellt worden war.

Die Gewalthaber witterten Gefahr für ihre mit Gewalt eroberten Sessel, und beschlossen daher, durch Gewalt die Bewegung zu unterdrücken. Alle der Mitwirkung Verdächtigen wurden daher verhaftet. Unter ihnen befand sich auch Dr. Vital Troxler. Derselbe hatte kurz vorher eine Schrift veröffentlicht, betitelt: « Die Freiheiten und Gerechtsame der Kantonsbürgerschaft Luzern nach dem Laufe der Zeiten. » Obgleich er nun die Denkschrift nicht unterzeichnet hatte, so wurde er doch als Verfasser betrachtet und verhaftet. Seine treue Gattin begleitete ihn nach Luzern ins Gefängniss. Die Verfolgung erregte grosse Entrüstung. In Neudorf wollte der riesenmässige Wirth Jost Martin Pfenninger seinen Freund mit Gewalt befreien, und konnte nur durch Troxlers Zureden endlich beschwichtigt werden. Die eingeleitete Kriminaluntersuchung konnte keine Schuld auf den Gefangenen herausbringen. Er musste daher freigelassen werden, aber wurde in die Kosten verfällt, und hatte die Haft an sich zu tragen. Unterdessen hatte sich der Wienerkongress versammelt, der die Geschicke Europas regeln sollte. Nach der Kaiserstadt wendeten sich daher jetzt die Blicke Aller, welche von der Zukunft etwas Besseres hofften. Das thaten nun auch Troxler und seine Gesinnungsgenossen. Auf ihren Wunsch reiste er nach Wien. Daselbst reichte er der Kommission des Kongresses, welche sich mit den An-

gelegenheiten der Schweiz zu befassen hatte, eine von ihm verfasste Denkschrift ein: «Ueber die Schweiz, von einem Vaterlandsfreunde», und betrieb nebenbei seinen Auftrag mit Nachdruck und Gewandtheit. Von allen Seiten erhielt er günstige Versprechungen. Aber bald wurde er bitter enttäuscht und lernte die Wahrheit einsehen, dass die Aristokratie des neunzehnten Jahrhunderts nichts gelernt und vergessen habe, und nur darauf erpicht sei, ohne Rücksicht auf die gerechten Forderungen der Völker die alten Vorrechte alle wieder herzustellen. Mit getäuschten Erwartungen, aber ungebeugtem Muthe, kehrte er wieder in seine Heimath zurück. Er hatte sich überzeugt, dass die Schweiz von den fremden Fürsten gar nichts mehr zu erwarten habe, dass sie sich eben selbst helfen müsse. Dahin blieb nun unverwandt sein Augenmerk gerichtet. Unverzagt legte er die Hand an's Werk, die grosse Lebensaufgabe, die er sich zum Ziele gesezt, zu lösen. Es war eine schwierige Aufgabe, die Geister in der Eidgenossenschaft auf eine entsprechende Weise vorzubereiten. Mit der Beharrlichkeit eines zweiten Cato hat Troxler sie würdig gelöst. Bei jedem Anlasse, in Wort und Schrift, arbeitete er volle vier und dreissig Jahre lang unermüdlich für eine neue Bundesverfassung, welche als Bundesstaat dem verhassten Einheitsstaate der Helvetik ebenso ferne stehen sollte, wie dem alten unhaltbar gewordenen Staatenbunde.

In Luzern hatten indessen die Brüder Casimir und Eduard Pfyffer mit andern gleichgesinnten Freunden zeitgemässe Verbesserungen im Staate wie im Schulwesen angestrebt, und zu diesem Zwecke eine durchgreifende Umgestaltung am Lyceum durchgesetzt. Es wurde ein Lehrstuhl für Philosophie und Geschichte errichtet, und auf denselben Dr. Vital Troxler berufen.

Die Mutter sah es sehr ungerne, dass ihr Sohn dem ehrenvollen Rufe folgte. Diesen aber bestimmte zu diesem Schritte die Hoffnung, durch seine Zuhörer segensreich auf die Zukunft des Vaterlandes zu wirken, und in der neuen Stellung über allen Zufälligkeiten des Schicksals ein sicheres Asyl zu haben. Der gute Klang, den Troxlers Name in ganz Deutschland hatte, lockte selbst von dortigen Hochschulen junge Männer nach Luzern, um die geistreichen Vorträge des berühmten Lehrers über Philosophie und Geschichte zu hören. Voll kühnen Muthes entwickelte Troxler in seiner neuen Stellung eine erstaunenswürdige Thätigkeit. In zwei Jahreskursen hatte er alle Hauptzweige der Philssophie und Geschichte zu lehren. Bei seiner eigenthümlichen Auffassung und Behandlung des Stoffes konnte ihm kein anderes Handbuch genügen. Schon im ersten Jahre schrieb er daher seine Hefte über Logik, Anthropologie und phlosophische Sittenlehre für den ersten, und die philosophische Rechtslehre des Gesetzes und der Natur, die Methaphysik und Aesthetik für den zweiten Kurs. Alle diese Schriften wurden nicht etwa in den Lesestunden andiktirt, sondern in der freien Zwischenzeit von den Studirenden abgeschrieben.

Nur die philosophische Rechtslehre erschien im Jahr 1820 im Druck. Troxlers Vortrag war sehr klar und anregend. Er sprach die deutsche Schriftsprache wie ein Norddeutscher. Seinen Schülern, welche bisher an einen trockenen Dogmatismus gewohnt waren, fehlte indessen meistens die gehörige Vorbereitung für die Lehrstunden. Troxler wurde daher ausser denselben von fragenden Schülern gleichsam überstürmt, kam aber mit der grössten Bereitwilligkeit in freundlichster Weise ihren Wünschen entgegen. In seinen Vorträgen über Geschichte wusste er auf eine äusserst geistreiche und fesselnde Weise die Vergangenheit darzustellen und durch

schneidende Parallelen zum Spiegelbilde der Gegenwart umzugestalten. Seine Vorträge wirkten wirklich zauberhaft auf seine achtzig Zuhörer, die sich zu Füssen ihres geliebten Lehrers gleichsam in der Vorschule des öffentlichen Lebens fühlten. In dieser begeisterten Stimmung gestaltete sich auch ausser der Schule ein neues akademisches Leben, von dem man bisher in Luzern keine Ahnung hatte. Es fehlte eben dabei auch nicht an einzelnen Ausschreitungen der sprudelnden Jugendkraft, die bei Troxler Missbilligung fanden, aber von seinen Gegnern doch ihm zur Schuld angerechnet wurden, indem sie über den Verfall der Sittenzucht jammerten. Manche wollten in seinen Vorträgen Anspielungen auf ihre Persönlickeit gefunden haben. Ein weiterer wichtiger Grund kam noch hinzu. Es sollte nämlich ein neuer Organisationsplan ins Leben gerufen werden, über den sämmtliche Professoren ihr Gutachten abgeben sollten. Ein theilweises Fächersystem wurde vorgeschlagen. Ueber dasselbe schieden sich die Herren Professoren in zwei Parteien. Troxler mit seinen Freunden sprach sich mit aller Entschiedenheit für den Entwurf aus, während dagegen die Freunde des Klassensystems das sittliche Erziehungselement desselben in den Fordergrund stellten. Der Widerstand steigerte den Eifer. Die Bürger nahmen je nach ihren Parteifärbungen nach Luzernerart an dem gelehrten Kampfe lebhaften Antheil.

Im Jahre 1820 erschien in Zürich Troxlers: «Philosophische Rechtslehre.» Troxler hatte sodann im Jahr 1821 eine Schrift herausgegeben, betitelt: «Fürst und Volk, nach Buchanans und Miltons Lehre,» in welcher er in der ihm geläufigen Darstellung der Gegensätze die Ueberrumplung der Mediationsregierung in Luzern am 16. Hornung 1814 der Umwälzung von 1640 in England gegenüber stellte und der Volksmehrheit kraft der

ihr inne wohnenden Souveränität das Recht zusprach, mit bewaffneter Hand die höchste Gewalt wieder an sich zu reissen, welche einige Wenige mit gleichen Mitteln sich angemasst hätten. Diese Schrift wurde sofort zur Anklage gegen den kühnen Volkstribunen benutzt. Sie wurde als aufrührerisch bezeichnet, weil sie staatsgefährliche Irrlehren enthalte, und sogar den Fürstenmord predige, weil Milton für das englische Volk das Recht in Anspruch nahm, über seinen König zu Gericht zu sitzen.

In einer ausserordentlichen Sitzung des täglichen Rathes am 17. September 1821 wurde in Form einer Entlassung Troxlers Absetzung beschlossen, ohne ihn vorher verhört zu haben. Gleichzeitig wurde die Verbreitung seines Buches verboten. Von 33 Räthen hatten nur acht gegen diesen Gewaltbeschluss gestimmt, und ihre Verwahrung zu Protokoll gegeben. Rüttimann, der über Troxler sehr erbittert war, hatte in eigener Person die Anklage gegen ihn erhoben. Umsonst wendete sich Troxler an den Grossen Rath. Ein Schüler, Ferdinand Curti von Rapperswyl, nachmaliger Regierungsrath und Landammann von St. Gallen, hatte eine von ihm und andern Mitschülern unterzeichnete Bittschrift für Wiedereinsetzung des verehrten Lehrers eingereicht, und wurde desshalb von der Lehranstalt weg, und aus dem Kanton Luzern fortgewiesen. Im Jahr 1822 kam in Stuttgart eine Nachschrift zu Troxlers Fürst und Volk in Druck heraus, worin die Schicksale des Buches und seines Verfassers erzählt wurden. Die Regierung fahndete auf diese Schrift, und wandte sich sogar an das königliche Ministerium von Würtemberg, um den Herausgeber kennen zu lernen. Zwei Bürger des Kantons Aargau wurden genannt. Der Schweizerbote, welcher die Nachschrift zum Lesen empfahl, wurde im Kanton Luzern verboten. Ein Jahr später, im Jahr 1823, schrieb Troxler sein Buch:

«Luzerns Gymnasium und Lyceum», in welcher er mit bitterer Freimüthigkeit diese Lehranstalten schilderte, und nach seiner Weise besonders jene Professoren scharf hernahm, welche sich dem neuen Organisationsplane so hartnäckig widersetzt hatten. Dagegen wurde eine gerichtliche Verfolgung angehoben, bei welcher Troxler sich selbst glänzend vertheidigte, und dann auch mit einer geringen Geldstrafe glücklich davonkam. Troxler verliess im Jahr 1823 seinen Heimatkanton, und siedelte nach Aarau über, wo er mit offenen Armen empfangen wurde. Daselbst bestand ein gutes Gymnasium, an dem jedoch weder die Philosophie noch andere propädeutische Fächer gelehrt wurden. Die Studirenden fanden sich auf der Hochschule stets genöthigt, diese Lücke erst auszufüllen, ehe sie die Berufstudien beginnen konnten. Diesem sehr fühlbaren Uebelstande abzuhelfen, hatte die aargauische Gesellschaft für vaterländische Kultur schon im Jahr 1819 den bürgerlichen Lehrverein gestiftet, der bis 1830 fortbestand. Sogleich schloss sich Troxler unter Mithülfe von Zschokke demselben an und wurde sein Vorstand. Die Begeisterung der schweizerischen und deutschen Jugend für den hochverehrten Märtyrer der Freiheit, Wahrheit und Wissenschaft, lockte aus allen Himmelsgegenden wieder eine hübsche Zahl wissbegieriger Schüler nach Aarau.

Es war damals Uebung, dass der jeweilige Vorstand des Lehrvereins in einer Einladungsschrift für den Besuch der Anstalt den Zweck derselben sowie die Lehrgegenstände und die erlangten Erfolge auseinandersetzte. Mit dieser Uebung verband nun Dr. Troxler als mehrjähriger Vorstand jedesmal eine Abhandlung über jeweilige pädagogische Zeitfragen. Dieselben waren: Im Jahr 1823: die Nothwendigkeit der Verbindung der humanistischen und realistischen

Richtung im Unterricht. 1824: Ueber Etwas, das Bonstetten und Niemayer in Bezug auf Nationalbildung gesagt haben. 1825: Etwas über die Ansprüche der Zeit und des Vaterlandes auf die Erziehung. 1826: Soll in einem Collegium humanitatis die Philosophie Sitz und Stimme haben oder nicht? 1857: Ueber den Gegensatz von Natur und Kunst.

Eine bedeutende Zahl seiner bessern Luzerner Schüler war ihrem Lehrer ebenfalls nach Aarau gefolgt. Troxler kaufte sich daselbst die Aarmatte, ein wohlgelegenes Landgut am linken Aarufer, das sein bleibendes Altersasyl geworden ist. Hier lebte er nun eifrig dem Studium der Philosophie, hielt seine Vorlesungen im Lehrverein, und folgte mit unverwandtem Blicke allen Vorgängen im öffentlichen Leben. Während dieser Zeit erschienen drei grössere philosophische Werke aus seiner Feder in der Oeffentlichkeit; sie heissen: « Naturlehre des menschlichen Erkennens oder Metaphysik. » Aarau 1828. « Die Wissenschaft des Denkens und Kritik aller Erkenntniss. Stuttgart und Tübingen 1829. 2. Bde. Geschichte der Logik. Ebendaselbst 1830. 3 Bde.

Im Jahre 1829 wurde Troxler auf den Lehrstuhl der Philosophie in Basel berufen. Einen Ruf nach Freiburg und Bonn hatte er vorher abgelehnt, weil er nur in seinem Vaterlande lehren wollte. Seine Antrittsrede, welche er den 1. Juni in Basel hielt, handelte: « Ueber Philosophie, Prinzip und Studium derselben. » Er knüpfte grosse Erwartungen an seine Wirksamkeit, an das Aufblühen der alten Hochschule, und sprach solches in der Schrift aus: « Basels Gesammthochschule der Schweiz. » Aber es sollte leider ganz anders kommen. Nur wenige Wochen nach seiner Antrittsrede brach in Paris die Julirevolution los, und übte ihre ge-

waltigen Rückwirkungen auch auf unsere Schweiz aus. Ueberall gaben sich Reformbewegungen kund. Im Kanton Luzern traten Troxlers erste Schüler und Freunde an die Spitze derselben. Die im Jahr 1829 umschriebene Verfassung wurde als ungenügend erklärt. Troxler verfasste eine den Zeitverhältnissen entsprechende Vorstellungsschrifl an den grossen Rath des Kantons Luzern, und schikte, Dr. Köpfli in Sursee, mit der Weisung, selbe von Gesinnungsgenossen unterzeichnen zu lassen, und dann einzureichen. Es geschah. Der Denkschrift wurde entsprochen, und ein Verfassungsrath einberufen. Obwohl sein Werk Troxlers Erwartungen nicht entsprach, so rieth er doch zur Annahme, um den Kanton nicht neuen Gefahren auszusetzen. Auch im Kanton Basel war indessen der Ruf nach Verfassungsrevision erklungen. Von einer solchen aber wollte die Mehrheit der Grossrathsmitglieder der Stadt Basel nichts wissen. Stadt und Land griffen zu den Waffen. Troxler warnte vor den Folgen der Rechtsverweigerung gegenüber der Landschaft, und vor der Waffenerhebung der Studirenden an der Hochschule in rein kantonalen Angelegenheiten. Das wurde von leidenschaftlich aufgeregten Bürgern dem Luzerner Professor, «der da Baslerbrod ass» sehr übel gedeutet, und ein fanatischer Metzger drohte ihm sogar mit dem Messer. Sich in Basel nicht mehr sicher fühlend, verliess er den 28. August 1831 mit seiner Familie die Stadt, worauf der kleine Rath den Lehrstuhl der Philosophie als erledigt erklärte.

In Aarau fand der Verfolgte aufs Neue eine sehr begeisterte Aufnahme. Die Gemeinde Wohlenschwyl schenkte ihm ihr Bürgerrecht, und wählte ihn in den Grossen Rath. Fünf Jahre später wurde er an der neugegründeten Hochschule von Bern mit dem Lehramte der Philosophie eebhrt, das er bis 1853 bekleidete, und von dem als 73-jäh-

riger Greis nach seinem Wunsche mit einem wohlverdienten Ruhegehalt in allen Ehren entlassen wurde. Von da an verlebte Troxler auf seiner Aarmatte zu Aarau den Rest seiner Tage in philosophischer Betrachtung der Zeitverhältnisse, und trotz reger Theilnahme an denselben in stiller Zurückgezogenheit. Im Jahr 1835 waren in Bern von ihm erschienen: Vorlesungen über Philosophie als Encyklopädie und Methodologie der philosophischen Wissenschaft, und sodann seine bedeudende Schrift: Philosophie der Natur, des Rechtes und der Gesetze.

Auf dem Gebiete der Arzneiwissenschaft gab er im Jahr 1818 das Archiv für Medizin und Chirurgie heraus. Im neuen schweizerischen Museum beschäftigte er sich sodann lebhaft mit dem Cretinismus. Im Jahr 1839 erschien von ihm bei Huber in St. Gallen: Natur und Lebenskunde, die beste Quelle für das Studium und die Praxis der Medizin.

Wie seine Mutter, so bedauerte auch sein vertrautester Freund, der berühmte Professor Dr. Himly in Göttingen, dass Troxler sich durch die rege Theilnahme am öffentlichen Leben von den ruhigen Forschungen der Wissenschaften zu sehr habe abziehen lassen. Himly sagte: «Es ist ein reeller Verlust für die Wissenschaft, was der Mann in Politik verpufft.» Troxler war aber ein aufrichtiger Republikaner, liebte sein freies Vaterland mit seiner ganzen, grossen Seele. Er hatte sich nach Schellings Lehre ein grossartiges Ideal des Staates gebildet, dem er mit jugendlicher Begeisterung bis an sein Ende treu verblieb. Ihm war nämlich der Staat ein organisches Ganzes, welches durch den Geist der Vaterlandsliebe gestaltet und verwaltet wird. Eben diese Vaterlandsliebe, nicht aber Ehrgeiz und Aemtlisucht, war es, welche Troxler bestimmte, an den öffentlichen Ange-

legenheiten durch sein langes arbeitsames Leben stets den regsten Antheil zu nehmen. Als sein Augenlicht in der letzten Zeit erloschen war, musste sein Grosskind ihm vom frühen Morgen bis spät am Abend die Tagesblätter vorlesen, Auszüge aus denselben übertragen und Briefe schreiben. In seinem Neujahrsgruss für 1866 an alle Bundes- und Ständebehörden zählte er 21 Druckschriften auf, die er für Verbesserung der Bundesverfassung in dem Sinn und Geist geschrieben hat, wie selbe endlich nach schweren und blutigen Kämpfen zu seiner hohen Befriedigung im Jahr 1848 ins Leben gerufen worden ist. In seinem Schlussworte sprach er darin seine Ueberzeugung dahin aus: «dass der Bundesstaat der Hoch- und Mittelpunkt sei, um welchen alle Föderativstaaten kreisen, und welche allen freien und selbständigen Völkern die Freiheit nach Innen und die Unabhängigkeit nach Aussen sichern werde.» Weil er nach einem hohen Ideale des Staates strebte, so wurde er von seinen Zeitgenossen nur selten verstanden. Als selbständiger Denker und Forscher stand er stets hoch über den jeweiligen politischen Parteien, und bekämpfte deren Terrorismus hüben nnd drüben mit der Schärfe seinerschneidenden Feder. Er hegte stets eine hohe Achtung vor dem Volke, und versüchmähte es darum, zu ehrgeizigen oder selbstschtigen Zwecken seinen Leidenschaften zu schmeicheln. Manche seiner zahlreichen politischen Streitschriften unterzeichnete er mit den Namen *Severus pertinax* und *Novalis.* In keiner derselben kapitulirte er mit seinen Gegnern oder irgend einer bestimmten Zeitrichtung. Weil er seine Staatsidee immer und immer nicht verwirklicht sah, galten ihm alle jeweiligen staatlichen Zeiterscheinungen nur als unvollkommenes Flickwerk. In solcher Weise kam er nothwendigerweise in steten Gegenkampf mit allen bestehen-

den Zuständen. Als ächter Ritter des Geistes und bewusster Vorkämpfer seiner erhabenen Staatsidee fühlte er auch den hohen Beruf in sich, der Freiheit, Wahrheit, der Tugend und dem Rechte Bahn zu brechen.

Wissenschaft und Geschichte blieben ihm bei seinem unerlangten Ringen die Leitsterne, nach denen er segelte, nicht aber die wechselnden Winde des Tages. In dem scharfen und rücksichtslosen Kampfe gegen alle Ansichten, welche sich nicht mit den seinigen vereinbarten, verrannte er sich immer mehr und mehr in eine vereinsammte Stellung. Er hatte sich, wie ein politisches Blatt sagte, in seiner Opposition gleichsam aufgerieben. Seine sehr verständige Gattin pflegte dieses Missgeschick mit den treffenden Worten zu bezeichnen: «In Aarau sind wir zu katholisch, und in Luzern zu reformirt.» Politische und religiöse Heuchelei, so wie das Ausbeuten grosser Ideen zu selbstsächtigen Zwecken waren ihm ein Greuel. Wie der Heiland im Tempel, pflegte er in der Empörung des reinen Gemüthes zu den Stricken zu greifen, um die Falschmünzer aus dem Heiligthum herauszupeitschen. Dafür wurde ihm Misskennung, Verfolgung und Rache verletzter Gemüther oder niedriger Seelen in reichlichem Masse zu Theil. Gewohnt von den vier Wänden seiner Studierstube aus das Lebenideal zu erfassen, und daher das Mangelhafte zu tadeln, war Troxler doch nicht der Mann, die getadelten Sachen besser zu machen. Im Allgemeinen wurde er in seinen politischen Bestrebungen vom Volke sehr oft nicht verstanden, so volksthümlich sonst zur Zeit sein Name war. Derselbe war für die jetzige junge Generation so zu sagen schon verschollen, als die Trauernachricht unsere Schweizerblätter durchlief: Dr. Troxler ist auf der Aarmatte bei Aarau den 6. März 1866 in seinem 86. Altersjahre am Schlagfluss gestorben.

Wer ihn je gekannt, den kleinen Mann mit dem gedrungenen Körperbau, der hohen, freien Denkerstirne, der Adlernase und dem durchdringenden Blicke, der hat sein Bild nie vergessen. Troxler war ein scharf ausgeprägter Charakter, mit seinen Licht- und Schattenseiten. Wovon er einmal überzeugt war, dafür kämpfte er mit aller Schärfe seines Geistes und unerschütterlicher Ausdauer. Desshalb traf ihn nur zu oft der Vorwurf rechthaberischer Setzköpferei. Er konnte sehr heftig werden, und dann sehr wehe thun, aber niedere Rache und schlaue Ränkesucht blieben seinem redlichen Gemüthe stets fremd. So scharf sein Verstand, so schöpferisch seine Einbildungskraft, so ungewöhnlich stark seine Fassungskraft war, ebenso kindlich fromm war sein religiöser Sinn, ebenso tief und innig war seine Liebe zu seinem theuren Vaterlande, zu seiner Mutter, seiner Gattin, seinen Kindern und Freunden.

Seine geistige Arbeitslust war ebenso unermüdlich, wie seine Wissensdurst. Seine Schriften sind ebenso einfach und klar, als sie anderseits den tiefen und grossen Denker bekunden. «In seiner Philosophie fanden — wie sein Freund Hofrath Dr. Werber sagt — die dualistischen und monistischen Systeme: Der Materialismus und Spiritualismus, der Realismus und Idealismus ihre befriedigenden Lösungen, indem sie nur Theile und Glieder der organischen Gesammtphilosophie sind.» Troxler hatte eine klassische Bildung und nahm als Gelehrter nicht nur in der Schweiz, sondern auch in Deutschland eine hervorragende Stellung ein. Sein Andenken verdient dauer mit Recht, immer lebensfrisch unter uns fort zu leben.

August FEIERABEND.

III.

Dr CHARLES-THÉOPHILE GAUDIN.

Am Abhang, welcher im Nordosten von Lausanne sich erhebt, liegt eine von Gärten umgebene Häusergruppe. Eines dieser Häuser hat den Namen le Petit Château erhalten, weil es einst zum Besitzthum des Bischofes von Lausanne gehörte. Seine Lage ist überaus freundlich; wir blicken über lachende Gärten in das kleine Thal der Louve hinab, von dem ein bewaldeter Abhang aufsteigt, auf dessen grüner Baummasse das Auge mit Wohlgefallen ruht; zur Linken erhebt sich der Hügel der Cité, gekrönt von der ehrwürdigen Kathedrale und dem frühern Bischofssitz; zwischen den beiden Hügeln öffnet sich die Aussicht auf die tiefer unten liegende Stadt; die Häusermassen sind umgeben von Gärten und Anlagen und grünen Wiesen, und diese sind wieder eingefasst von dem blauen Spiegel des Sees über welchen ein prächtiger Kranz von Bergen sich erhebt. In diesem Hause wurde Ch. Th. Gaudin (4 Aug. 1822) geboren. Schon in seinen Kinderjahren breitete sich daher vor seinen Augen eine der reizendsten Landschaften un-

seres Heimatlandes aus und legte in seine Seele eine Fülle der schönsten Bilder, welche ihn durchs ganze Leben begleitet haben. Aber auch das innere Leben des Hauses entsprach dieser schönen Umgebung. Der Vater, Vorsteder einer Erziehungsanstalt, war ein vortrefflicher Mann, der als Erzieher und Mensch allgemeine Achtung genoss. Er leitete die erste Bildung des Knaben, der später bis in sein 15tes Jahr die Schule in Lausanne besuchte. 1837 bis 1839 brachte er in dem Institute des Pfarrer Hahn in Bönningheim (Würtemberg) zu, wo er die deutsche Sprache erlernte. 1839 ins väterliche Haus zurückgekehrt trat er in die Academie ein, deren Cursen er während 6 Jahren folgte. Es war dieses die Glanzperiode der Lausanner Academie an welcher Vinet, Monnard und Vuillemin mit so grosser Auszeichung wirkten und einen mächtigen Einfluss auf ihre Schüler ausübten. Gaudin studirte Theologie und stand an der Schwelle des Eintrittes in das Ministerium des Waadtlandes als der Sturm von 1845 über die Academie von Lausanne einbrach und so viele trefflichen jungen Männer aus ihren Bahnen warf. Er ging nach England und übernahm eine Erzieherstelle im Hause des Lord Shaftsbury (damals Lord Ashley) in London. Hier verweilte er während 5 Jahren.

So vielfache und so erwünschte Gelegenheit ihm auch London zu Erweiterung seiner Kenntnisse darbot, sagte ihm doch der Aufenthalt in dieser immensen Weltstadt nicht zu. Er sehnte sich aus diesem ruhelosen Meer von Menschen, aus den dunklen, nebelreichen Strassen in seine stille, sonnige Heimath zurück und das um so mehr, da durch die ihm nachtheilige Lebensweise seine Gesundheit sehr gelitten hatte. Im Winter 1851 wurde er von einer schweren Krankheit (einer langwierigen Halsentzündung) heimgesucht, welche ihn im Mai zur Heimkehr nöthigte. Er verweilte zwei Jahre im väter-

lichen Hause, und widmete sich voraus naturwissenschaftlichen Studien, welche ihn von jeher am meisten angezogen hatten. Durch die Vorträge von Dr Mantell angeregt hatte er sich mit besonderer Vorliebe der Geologie zugewendet und die schönen Entdeckungen welche er bald nach seiner Heimkunft gemeinsam mit seinem Freunde Dr Philippe Delaharpe machte, musste ihn nicht wenig dazu aufmuntern. Es kam aus den Spalten, welche das Juragestein am Mauremont durchziehen, eine ganze Wirbelthierfauna zum Vorschein, welche von Gaudin und Delaharpe mit so grossem Eifer und Geschick gesammelt wurde, dass nach kurzer Zeit zahlreiche Arten nachgewiesen werden konnten (1), und so zum ersten Mal in unserem Lande die eocene Thierwelt auftauchte, durch welche das Pariserbecken so grosse Berühmtheit erlangt hat. Noch reicher war die Ausbeute an fossilen Pflanzen, welche die Umgebung von Lausanne lieferte. In der Nähe von Gaudins-Wohnung wurde ein Tunnel durch den Hügel gebrochen in dessen Mergellager zahlreiche Blätter zum Vorschein kamen, aber auch die Molasse von Lausanne und die Braunkohlenlager der Paudèze und die sie umgebenden Mergel lieferten einen ungeahneten Reichthum an Pflanzenresten, welche mit grossem Eifer gesammelt wurden. Da dieselben mir zur Untersuchung zugesandt wurden, begann zu dieser Zeit unser wissenchafftlicher Verkehr, welcher später zum innigsten Freundschaftverhältniss sich gestaltete, welchem ich nicht nur eine wesentliche Förderung meiner Arbeiten, sondern auch viele der schönsten und edelsten Genüsse meines Lebens zu ver-

---

(1) Mémoires sur les animaux vertébrés trouvés dans le terrain sidérolitique du canton de Vaud. par Pictet, Ch. Gaudin et Ph. De la Harpe, und die Abhandlung der beiden letztern im Bulletin de la Société vaudoise 1852, N° 26.

danken habe. Er wurde der eifrigste Mitarbeiter an meiner Tertiærflora der Schweiz, welcher mir nicht allein eine Masse neuen Materiales zuführte, sondern auch an der Verarbeitung desselben lebhaften Antheil nahm, so dass mir das Glück zu Theil ward einen Freund zu besitzen mit welchem ich fortwährend die vielen schwierigen Fragen, die hier auftauchten, besprechen konnte. Im Frühling 1854 führte ihn ein glücklicher Stern in das Haus der Madame von R., welche ihm ihren Sohn zur Erziehung anvertraute. Er widmete sich dieser Aufgabe mit grosser Gewissenhaftigkeit und erfreulichem Erfolg; seine Mussestunden aber verwendete er fortwährend vorzüglich auf palæontologische Studien und dies wurde ihm um so leichter, da auch Mad. von R. sich lebhaft für dieselben interessirte und sie in mannigfacher Weise gefördert hat. In Folge der von ihr gewährten Mittel wurde im Sommer und Herbst 1854 eine neue, bei Chexbres endeckte Fundstätte fossiler Pflanzen (Monod) mit solchem Erfolge ausgebeutet, dass sie zu einer der wichtigsten Fundgruben für die miocene Flora unseres Landes wurde und das Museum von Lausanne mit zahlreichen prächtigen Pflanzen bereichert hat (1). Im Frühling 1855 wurde eine Reise nach Paris und Biarritz unternommen und von ihm in der Umgebung der letztern Stadt eine neue Fundstätte diluvialer Pflanzen und Insecten entdeckt, welche mit denen von Utznach und Dürnten grosse Ubereinstimmung zeigen. Die Winter von 1856-1857 und 1857-1858 brachte er mit M. von R. und ihrem Sohne in Italien zu. Hier that sich ihm in Florenz, Rom, Neapel und Palermo, in welchen Städten ein län-

(1) Eine Ubersicht dieser Flora von Monod und von den Umgebungen von Lausanne enthælt die Abhandlung : Flore fossile des environs de Lausanne, par Ch.-Th. Gaudin et Ph. De la Harpe. Bulletin de la société vaudoise des sciences naturelles, 1855.

gerer Aufenthalt gemacht wurde, eine neue Welt auf, welche durch die grossen geschichtlichen Errinnerungen und die Fülle von Kunstschätzen seinen Wissenskreis wesentlich erweiterte. So sehr ihn aber auch diese neuen Eindrücke in Anspruch nehmen mussten, vergass er doch darüber sein Lieblingsstudium nicht, und das waren die fossilen Pflanzen, worüber er sich in einem seiner Briefe folgender Maassen ausspricht :

« J'aime toujours la nature avec passion : je ne vois rien de beau comme elle, rien qui, après ou plutôt avec les grandes vérités du christianisme, console mieux des misères de l'humanité. Partout je vois la sagesse et la bonté de Dieu éclater dans ses œuvres de la manière la plus admirable, et j'avoue que si les cathédrales sont des sermons « in stones, » les plantes parlent un langage encore bien plus distinct et plus harmonieux. Forme, couleur, parfum, tout en elles est une révélation de la pensée du plus sublime des ouvriers. C'est aussi par là que j'aime la botanique fossile : les plantes revivent sous mes yeux, et lorsqu'une fois j'ai rapproché l'une d'elle de sa congénère vivante, je la vois aussi verdoyante que celles de nos forêts.

Wir sehen, in seinem Geiste belebte sich beim Anblick der fossilen Pflanzen das vor Jahrtausenden vergangene Kleid der Erde und es schwebte die Flora der verschiedenen Weltalter in lebendigen Bildern an seiner Seele vorüber. Er war von dem Gedanken begeistert an dieser Neubelebung der untergegangenen Schöpfungen zu arbeiten, in welchen die Macht und Herrlichkeit Gottes in so wunderbarer Weise sich offenbaren. Dazu bot ihm Italien ein neues und grosses Feld. Es waren namentlich zwei Fragen zu entscheiden, erstens wie die Flora zur Tertiærzeit in Italien ausgesehen habe und in welchen Beziehungen sie zu derjenigen der Schweiz stehe und

zweitens welche Veränderungen in der Flora von der miocenen Zeit bis zum Diluvium stattgefunden haben. Zur Lösung dieser Fragen wurden nicht allein die Sammlungen, welche er in Florenz vorfand, bearbeitet, sondern auch die Ausbeutung neuer Localitæten im Arnothale angeregt. Die Resultate dieser Untersuchungen sind in seinem Werke, « Contributions à la Flore fossile italienne, » welche in sechs Abtheilungen in den Denkschriften der schweizer. naturforschenden Gesellschaft vom Jahr 1858-1862 veröffentlicht wurden, niedergelegt. Es ist darin nachgewiesen, dass Toscana eine obermiocene, pliocene und quartäre Flora besitze und dass erstere in naher Beziehung zu derjenigen von Oeningen stehe. Die quartäre Flora wurde von Gaudin in den Travertinen Toscanas aber auch in den Tuffen der Liparischen Inseln nachgewiesen, welche er durch den Grafen Madraliska in Cephalu zur Untersuchung erhalten hatte, die pliocene in den marinen-Gebilden des Montajone und die obermiocene in den gebrannten Thonen des Val d'Arno.

Diese Studien über die fossile Flora Italiens haben ihn auch in den J. 1858-1860 beschäftigt, indem er fortwährend neue Zusendungen erhielt. Daneben war es aber besonders die Uebersetzung des allgemeinen Theiles der tertiären Flora der Schweiz, welche unter dem Titel: Recherches sur le climat et la flore du pays tertiaire, erschienen ist, die seine Zeit in Anspruch nahm. Schon früher hatte er mehrere kleinere Arbeiten, so meine Vorträge über Vaterland und Verbreitung der wichtigsten Nahrungspflanzen und über die Schieferkohlen von Utznach und Dürnten ins Französische übertragen und theils besonders, theils in der Bibliothèque universelle veröffentlicht. Hier ist auch von ihm ein Bericht über Lyells Arbeit: « On lavas of mount Etna for-

med on steep slopes and on craters of elevation » erschienen. Bei diesen Arbeiten kam ihm seine grosse Sprachkenntniss sehr zu statten. Er hatte die englische und deutsche Sprache sich völlig angeeignet und sprach und schrieb sie so geläufig wie seine Muttersprache. Den Aufenthalt in Italien hatte er benutzt um auch mit der italienischen Sprache und Litteratur sich näher bekannt zu machen.

Eine Reise nach England, welche im Sommer 1860 unternommen wurde und ihn mit den grossen Anstalten bekannt machte, welche dort zum Auschauungsunterrichte des Volkes in grossartigstem Masstabe errichtet worden waren, veranlasste Mad. von R. in Lausanne ein Industriemuseum zu gründen. Es wurde von ihr dazu ein Haus gekauft und ein Saal eingerichtet, welcher für öffentliche Vorträge und die Versammlungen der naturforschenden Gesellschaft eingerichtet wurde, während auf den Galerien, welche die Wände des von oben erleuchteten Gebäudes umziehen, die Sammlung in Glaskasten und Glasschränken aufgestellt wurde. Diese enthält eine sorgfältige Auswahl der wichtigsten Gegenstände der Industrie und Gewerbe, sowohl die Rohmaterialien, wie die daraus gefertigten Gegenstände in lehrreichen und schönen Exemplaren, welche die geschichtliche Entwickelung dieser Art menschlicher Thätigkeit darstellen. Die Art der Aufstellung derselben und die Erklärungen, welche die Etiquetten enthalten, sind musterhaft und gewähren die mannigfachste Belehrung. Die Herstellung dieser Sammlung, welche gegenwärtig einen wahren, nur viel zu wenig bekannten und benutzten Schmuck von Lausanne bildet, hat unsern Freund lange Zeit beschäftigt und selbst in den letzten Tagen seines Lebens war er noch bemüht, Verbesserungen in der Anordnung derselben durchzuführen. Sie ist sein

schönstes Denkmal und zeugt laut von seinem unermüdeten Fleisse, seinem Ordnungsinn, seinem vielseitigen Wissen und seinem eifrigen Streben, dasselbe für seine Mitbürger nützlich zu machen.

Auf dieser letzten Reise nach England hatte Gaudin bei seinem Freunde Dr. Falconer einige fossile Pflanzen von Bovey Tracey gesehen und sie sogleich als miocen erkannt. Dies gab dann Veranlassung zur genaueren Untersuchung der Lignite dieser Localitæt, mit welcher ich beauftragt wurde.

Den Winter 1862-1863 brachte unser Freund in Palermo zu. Er machte von dort aus mehrere grössere Excursionen, so nach den 42 Meilen entfernten Schwefelgruben von Lercara, auf welcher er halbwegs bei Villafratre zwischen Nagelfluhfelsen ein Lager fossiler (obermiocener) Pflanzen entdeckte (1); später zu Graf Mandralisca nach Cephalu, wo er aufs Neue die Tuffpflanzen von Lipari studierte; dann nach den Knochenhöhlen, aus welchen er einen Zahn des Zwerg-Elephanten (Elephas melitensis Falc.) heimbrachte; zahlreiche Ausflüge aber machten ihn mit der nähern Umgebung von Palermo bekannt, wo namentlich die Bucht von Mondello ihn anzog. Der mit bunten Muscheln übersäete Strand, das Spiel der Wellen, die an den steil aufsteigenden Felsen hangenden Opuntien und Agaven, die von Waldreben umrankten Büsche von Rosmarin und die niedlichen Jonquillen, Alyssen und Oxalis, welche im Januar dort blühten, hatten für ihn ebenso grossen Reiz wie die königlichen Orangen-und Citronen-Gärten, welche dort sich ausbreiteten. Aber dies schöne Bild hatte eine düstere Kehrseite : « Je ne puis te dire, schrieb er mir damals, combien je jouis de cette belle nature, mais aussi com-

(1) Bulletin de la Société vaudoise, 1863, p. 414.

bien je sens que l'homme l'attriste et la déprave; l'état de la Sicile, qui révèle une démoralisation dont on n'a point d'exemple ailleurs fait un douloureux contraste avec ces campagnes parées de fleurs et de fruits même au milieu de l'hiver. »

Am 1ten April wurde die Heimreise angetreten. Bei seiner Ankunft in Neapel erfuhr er den Tod seiner Mutter, an welcher er mit grosser Liebe hieng. Unmittelbar darauf wurde er von einem heftigen Nervenfieber überfallen, welches ihn an den Rand des Grabes brachte. Zwar gelang es der trefflichen Behandlung des Dr. Bishop und der sorgfältigen Pflege, welche ihm Mad. von R., angedeihen liess, sein Leben zu erhalten und er konnte Anfangs Juni nach Lausanne zurückgebracht werden; doch hat er sich nie vollständig von dieser schweren Krankheit erholt. Es trat ein Brustleiden ein, welches auch durch einen Aufenthalt in Mentone in Winter 18 $^{63}/_{64}$ nicht gehoben werden konnte. Trotz seines Körperleidens hat er aber doch seinen dortigen Aufenthalt zur Untersuchung der geologischen Verhältnisse jener Gegend benützt und die Resultate derselbeen in einer mit Prof. Vulliemin herausgegebenen Arbeit bekannt gemacht (1). Da im Frühling 1864 das Brustleiden einen immer ernsteren Character annahm, zog er sich nach dem Petit Château zurück, um die Zeit, welche ihm noch zu leben beschieden war, in grösster Zurückgezogenheit zuzubringen. Obwol immer noch an wissenschaftlichen Gegenständen den lebhaftesten Antheil nehmend und an der Vervollständigung und Anordnung des Industriemuseums arbeitend, war sein Blick der höheren Welt zugewendet, für wel-

(1) Menton. Son climat, sa géologie et ses grottes. Notices par L. Vulliemin, Ch. Gaudin et Fr. Forell. Ferner seine Abhandlung in dem Bulletin de la Soc. vaud. 1865, p. 187.

che er sich sein Leben lang vorbereitet hatte. Als daher am 7. Januar 1866 morgens sein Ende nahte, gieng er ihm voll froher Hoffnung und Gott preisend entgegen : « Oh ! que le nom de l'Eternel soit béni ! — Oui, ta grâce et ta charité suffisent » waren seine letzten Worte, die er voll seliger Freude aussprach, welche sich auf seinem verklärten Gesichte abspiegelte, als er bald darauf sein Leben aushauchte. So schloss sich das irdische Dasein unseres Freundes in einer seiner würdigen Weise ab und bildet ein Lebensbild, das Allen, die ihn näher gekannt haben, unvergesslich sein wird. Seine trefflichen Arbeiten haben ihm die Auszeichnung wissenschaftlicher Kreise gebracht (1), wie die Ertheilung der Doctorwürde honoris causa von Seite der Zürcher Hochschule, und die Ernennung zum Mitgliede gelehrter Gesellschaften (so der geological Society in London) beweist. Seine reine, edle Gesinnung, sein treues, liebes Herz, und seine ideale, stets die höchsten menschlichen Ziele im Auge habende Geistesrichtung aber haben ihm die Liebe und Hochachtung zahlreicher Freunde erworben, welche mit tiefer Wehmuth seinen frühen Tod betrauern. Doch er hat nicht umsonst gelebt !

Osw. HEER.

---

(1) Den schon früher erwæhnten kœnnen noch zahlreiche kleinere Abhandlungen beigefügt werden, welche in dem Bulletin der Waadtlænder naturforschenden Gesellschaft, deren sehr thætiges Mitglied und zeitweiliger Præsident er war, verœffentlicht wurden. Wir heben von diesen besonders hervor : Sur des phénomènes de mirage sur la mer, en Sicile (1861) ; Roches perforées par l'Helix Mazzullii (1861) ; Sur les flores fossiles d'Italie (1861, p. 30, 71, 338,459) ; coupe de l'axe anticlinal au-dessous de Lausanne (p. 337. 418).